

Max Loreau

1928-1990

Max Loreau est mort au début de cette année, au terme de dix-huit mois d'une lutte terrible contre la maladie, qui ne lui laissa que de brefs répit. Au cours de l'un d'eux il écrivit les pages de *L'épreuve* que « Fata Morgana » a publié.

Ici pour saluer sa personne, que nous aimions, et sa pensée que nous aimons, nous donnons la lettre que Max écrivit en réponse à Robert Davreu pendant le travail d'accomplissement de son grand livre *La Genèse du phénomène* (Minuit, 1989).

Le 16 décembre 1984

Chez Robert,

Pardonne-moi de t'écrire un peu hâtivement, sans préparation, à chaud (ou presque). J'ai beaucoup à faire ces temps-ci, pressé par le temps (dont tu parles, précisément). Tu me demandes beaucoup, peut-être trop.

Ta lettre m'a beaucoup touché. On n'est donc pas nécessairement condamné au désert dès lors qu'on s'engage dans la philosophie. Puis-je ne pas te répondre de front ? Laisse-moi te répondre indirectement. Peut-être cela me permettra-t-il de mieux tirer au clair mes objectifs, dévoiler mes visées lointaines qui, pour une part, sont restées dans ma plume, en réserve pour plus tard.

Je saisisrai au bond une de tes phrases. Tu parles de « vouloir sauver les phénomènes ». L'essentiel est sans doute là : je ne veux pas sauver les apparences (pardonne-moi par avance l'apparente immodestie de mes propos, elle est due à un certain emportement de la pensée), je voudrais transmuier l'Apparence, changer l'essence du Phénomène. Et l'un des sens de ce texte est que seule la prise en considération de ce demi-tour oublié (ce que j'ai appelé la Strophe et dans ma dédicace la di-version) peut y conduire, pour cette raison que le mouvement tournant de la strophe *instantanée* laisse jouer en soi, plus exactement laisse surgir et s'ouvrir béante la différence devant/derrière comme *la* discussion essentielle (l'écartement originaire) à l'intérieur de laquelle tout se constitue — à l'intérieur de laquelle a lieu l'autoconstitution de ce qui advient et paraît. Or, qu'est cette différence essentielle sinon le corps lui-même (face, dos en tant que région qui est en arrière de l'ouverture en tant que *je* suis), sinon le lien, le vide du corps en train de se former ? La différence devant/derrière est la dimension à l'intérieur de laquelle tout advient et peut advenir *comme corps*, c'est-à-dire comme originairement autre que ces apparences *plates* auxquelles nous avons, dans la perception, indéfiniment affaire depuis toujours (j'estime que le plus grand mystère de toute notre tradition, pour lequel il n'y a *aucune place* dans nos façons de voir,

est celui du volume ; comme tu le dis très justement : la troisième dimension est toujours la première, et c'est bien de cela qu'il s'agit : nous ne pouvons pas penser sans volume et pourtant le volume, dans la pensée expresse, vient toujours comme un supplément, comme quelque chose qui vient s'ajouter, ainsi que dit Platon, « comme un rêve ». Je tiens que Heidegger lui aussi a complètement manqué cette dimension de la différence devant/derrière (ou, si tu préfères, il a manqué l'arrière comme tel). Dans sa pensée, son effort, si l'être est *retrait* — donc dérobadé vers un arrière —, il se retire toujours à partir de l'étant. Or l'étant est devant, par essence, offert au regard. De sorte que si l'être se retire c'est par rapport à un étant qui est devant. L'arrière dont parle Heidegger est toujours un arrière qui se trouve au dos de ce qui est devant : le verso du recto qui, de l'autre côté de la lumière, est, là, en face, devant mes yeux. De même, le chemin-cheminement est un cheminement vers l'avant. Et le pas en arrière (le *Schritt zurück* auquel on prête un peu trop d'attention et qui explique le propre de sa démarche phénoménologique depuis les premières pages de *Sein und Zeit*) est un pas en arrière qui se fait avec le regard tourné vers l'avant des étants, et les effets de ce pas en arrière (qu'il appelle une démarche si risquée) se font sentir dans ce qui est *devant* : le *Schritt zurück* est, en quelque sorte, un geste par lequel le philosophe se met lui-même hors du volume pour donner du volume au monde (puisque dans l'acte du recul, le regard laisse se troubler les choses et, ainsi, l'être se rouvrir à lui de par-delà ce trouble). Le retrait de l'être a lieu devant. Or ce qui me paraît décisif pour une transmutation du phénomène est la prise en charge de la dimension devant/derrière *comme telle* : comme dimension *béante* à l'intérieur de laquelle et depuis laquelle infiniment le phénomène se construit, se tricote, se trame et se perd — en même temps que le corps lui-même, comme masse faite d'une face et d'un dos, se construit, se tricote, se trame et se perd... La strophe est le seul mouvement qui préserve cette dimension comme dimension originaire, c'est-à-dire indivisible, indéplaçable, dans laquelle l'arrière est *derrière* et non pas un devant en sursis ou une forme du devant (le derrière du devant qui est devant mes yeux). Le caché n'est pas devant au dos de ce qui se présente comme présent en face ; le caché est *originairement* derrière, en retrait de l'ouverture du regard et est (pour faire bref) une dimension essentielle intérieure non pas à l'étant mais au regard, à l'ouverture même qui s'autoconstitue du dedans d'elle-même. L'essentiel est donc dans la perte de l'arrière comme *interne, intrinsèque* à la dimension depuis laquelle et dans laquelle tout advient, il est dans la perte d'un Arrière en tant qu'Arrière au profit d'un Arrière en tant que revers ou verso des apparences là devant. Autrement dit, l'essentiel est dans la perte du corps (de mon corps). Et Heidegger n'a rien changé à cet état de chose : chez lui, tout a lieu devant, l'être se retire vers l'horizon là-bas, le temps (l'être) comme unité de la donation m'arrive depuis l'horizon-en-face. Et lorsque Heidegger entreprend, dans *Untervegs zur Sprache*, de transformer le rapport essentiel à la parole pour en faire un *montrer*, c'est à une transmutation du regard porté sur la monstration d'un état qu'il pense : du regard porté sur *le parler qui est devant le regard*. De sorte que le caché ou le retrait dans le « montrer » est une fois de plus un retrait là-devant, qui a lieu devant les yeux de la pensée. Or c'est cela qui doit être changé, et cela ne peut l'être qu'à la condition expresse de réengendrer le phénomène — l'essence du phénomène et du corps — à partir de la différence devant/derrière comme originaire et ineffaçable. C'est à cette seule condition que l'Essence du phénomène *peut* être trans-

formée. Il faut recommencer le phénomène à zéro — en construire la Fiction comme fiction *logique* (hors de tout *a priori* phénoménologique). Tout le reste n'est que « platonisme », subsistance et survivance du platonisme dans la tradition — c'est-à-dire du platonisme *amputé* d'un des éléments essentiels (la strophe) qui n'a pas été vu par Platon et auquel il lui a cependant *fallu* faire appel, comme malgré lui ou à son insu.

L'élément de la *strophe* n'est d'ailleurs pas le seul aux implications secrètes duquel il faille recourir dans cette tâche. Je considère que le texte platonicien (dans le passage qui précède immédiatement la caverne et dont le mythe est l'illustration) en comporte un second — auquel je fais allusion dans mon article dont l'interprétation radicale (c'est-à-dire par-delà ce que Platon en a fait) doit être prise en compte. La conjonction de ces éléments permet, à mon sens, de faire du corps autre chose qu'un pari, qu'un mirage ou qu'un rêve — tout au contraire : le cœur même, nécessaire et ineffaçable, de l'être.

Mais la question du temps là-dedans ? Le temps est la conversion — le travail de conversion — de la dimension devant/derrière en une différence haut/bas (comme tu l'as très justement souligné) qui tout entière a lieu *devant*. Et il est vrai que c'est seulement au prix d'une telle conversion que la maîtrise de la pensée sur le monde — l'emprise technique — est possible. Ce n'est que lorsque cette emprise est arrivée à son terme et s'est accomplie que le retour à la dimension originaire « perdue » est pensable, parce que ce retour peut alors devenir, pour la pensée construite au cours des millénaires, un enrichissement, l'adjonction d'une dimension supplémentaire dans la maîtrise.

En fait, je tiens — je suis sûr, pour des raisons trop longues à exposer ici mais que je compte développer dans le livre auquel je travaille — que cette adjonction n'en est pas une, qu'elle oblige à tout reprendre à zéro et qu'il ne peut en sortir qu'une mutation qui ne laisse rien en place ni tel quel — une apparence « volumineuse » mais aussi plus fragile (le volume est chose fragile ; c'est ce qu'a dû très bien sentir Platon).

Tout cela doit te paraître bien obscur et confus. Il y faudrait 500 ou 1 000 pages. Comment mettre tout cela dans une lettre ?

Pour ce qui est de ta seconde question et du caractère temporel du volume, je te dirai simplement que la notion n'est à vrai dire ni temporelle ni spatiale puisque et le temps et l'espace en *sortent* d'un trait : le temps comme espace, et l'espace comme temps. Il faudrait mettre au point de nouvelles façons de s'exprimer, de nouvelles « tournures » adaptées au demi-tour et au sphérique par-delà le rectiligne et ce qu'on appelle le visible. Je ne désespère pas d'y parvenir.

Tu as bien raison de comprendre les choses à partir non de la philosophie mais des jeux du perdant et de ce que, par opposition, on pourrait appeler le « gagnant », car c'est exactement de là (et de Brunelleschi) que je suis moi aussi parti pour rêver à toutes ces errances.

Laissons le reste pour la conversation ou pour plus tard (je finirai bien par écrire, ou plutôt venir à bout de tout cela un jour).

Merci de ton amitié, voici la mienne.

Max